

# LE TEMPS DES GUERRES / Témoignage de villeurbannais

## La déclaration de guerre, témoignage d'Anna Dousot

### En cet été de 1914

Je ne me souviens plus de la raison qui fait qu'au lieu d'être à Villeurbanne, rue du 4 août, je me trouve chez ma grand-mère paternelle. Mon Dieu ! Que je l'aime cette grand-mère.

Donc, je suis à la campagne, la vraie campagne, au milieu des champs et des bois - mes souvenirs sont flous. J'ai 5 ans - mais il s'est passé en moi quelque chose d'inoubliable.

Nous étions au village, avec les autres enfants du pays, tout à coup les cloches se mirent à sonner, à grande volée, nous étions trop enfants pour savoir qu'en ce jour elles remplaçaient le tocsin.

Je ne sais plus qui nous a dit : « Rentrez chez vous et annoncez à toutes les personnes que vous rencontrerez et, dans toutes les maisons : la guerre est déclarée »

Songez, nous étions chargés d'une mission officielle, les cloches sonnaient. C'était la gaieté.

Nous sommes partis en nous tenant par la main, en sautillant et en chantant : « La guerre est déclarée, la guerre est déclarée ».

Cela a duré jusqu'à ce que nous entrions dans la première ferme.

Là nous avons annoncé la fameuse nouvelle, mais quelle

ne fut pas notre surprise. La maîtresse de maison se mit à pleurer. Notre nouvelle n'apportait pas la joie, mais une immense tristesse qui m'envahit jusqu'au plus profond de moi. Finis les chants - je crois bien que je n'ai plus chanté de bon cœur jusqu'au jour béni du 11 novembre 1918.

Pour cette femme - fermière - dont les deux fils et le mari étaient mobilisables, au plein milieu de l'été, c'était en plus du sentiment familial déchirant, le : « Que vais-je faire ? »

Ce qui s'est passé ensuite, je ne m'en souviens plus. Je crois que j'avais reçu un véritable choc. Les visages se sont rembrunis et beaucoup se sont couverts de larmes, surtout chez les femmes. Les hommes étaient plus patriotes courageux, et surtout que la guerre ne durerait pas. Hélas !

### Ce qui s'est passé dans notre famille pendant la guerre

Le frère aîné de maman, mobilisé, au front depuis le début, est rentré, dans sa famille à la campagne, à pied, renvoyé par l'armée, pour cause de maladie respiratoire et cardiaque, contractée à la guerre.

1915 : un autre frère de maman, avait sa permission dans sa poche pour revenir passer quelques jours auprès de sa jeune

épouse et de ses deux petites filles. Mais à ce moment, on ne quittait pas les premières lignes, sans rapporter quelques éclats d'obus, pour faire des bagues. Il voulut faire comme tous. C'est là que la destinée l'attendait, lui qui avait tant lutté, reçut un éclat d'obus et mourut sur place.

Un autre de maman mourut chez lui, des suites d'une maladie pulmonaire contractée au front.

Le frère de mon père fut blessé et dut être trépané.

Quant à mon père, les autorités militaires l'avaient refusé, pour varices trop dangereuses, contractées certainement lorsqu'il était trop jeune pour effectuer son travail de meunier. Il avait porté des charges trop lourdes (sacs de blé ou de farine). Il souffrait beaucoup de cet état qui le faisait traiter d'embusqué par les gens qui ignoraient. Il a reçu beaucoup de convocations, s'est toujours présenté, mais a toujours été refusé. Le risque était trop grand, il ne pouvait pas rester debout longtemps, ses jambes se piquetaient de rouge, malgré ses bas à varices. Au fond de lui, il aurait préféré être au milieu de ses semblables que de se sentir militairement inutile. Pour un homme, à ce moment, c'était une grande déception.

Les femmes de ce temps-là étaient très souvent vêtues de noir. Le deuil était entré dans presque toutes les familles.